

INTRODUCTION

« Une œuvre populaire d'affirmation autochtone »

À Lucie Robert
À Michael Kaud

Peu de temps après l'annexion du district de l'Ungava en 1912, un ingénieur canadien-français, Jacques Normand, part pour la Côte-Nord avec l'objectif d'établir la souveraineté économique du Québec. En route, il rencontre une jeune orpheline américaine fortunée, Edith Darlington, qui souhaite l'accompagner dans son périple. De Tadoussac à Betsiamis, Jacques et Edith constatent avec surprise une renaissance politique et économique chez les Montagnais : ceux-ci refusent désormais tout contact avec les religieux catholiques. Ils ont gagné une nouvelle fierté et ils sont à la fois éduqués et bien nantis. Aussi, Jacques reçoit de mystérieux messages de la part de « l'Impératrice de l'Ungava ». Accompagnés du père Boulianne, une encyclopédie vivante, l'ingénieur et l'Américaine acceptent de partir sous la direction d'un chef montagnais et de ses guides pour « le mystérieux Ungava, l'Ungava vierge, inexploré, d'où personne n'est jamais revenu ». Drogés par un élixir secret, les explorateurs se réveillent dans le luxueux palais d'Orsauvage, capitale de l'Empire des Montagnais, Nascapis et Esquimaux, une ville utopique construite

L'IMPÉRATRICE DE L'UNGAVA

par l'Impératrice dans le Grand Nord, dont elle s'apprête à révéler l'existence au monde entier pour témoigner de la renaissance des peuples autochtones. Femme pure et belle, l'Impératrice se laissera toutefois séduire par le Canadien français, alors qu'il aide son peuple à la construction de barrages hydroélectriques. Au moment du départ des explorateurs, Huot évoque la possibilité que Jacques devienne un jour Empereur, scellant ainsi une alliance entre le monde amérindien et le Canada français, sur qui l'Impératrice et Jacques Normand pourront régner.

Passionné de littérature populaire, de romans policiers et d'aventures à la Sherlock Holmes, Alexandre Huot n'a pas le talent de ses maîtres, mais il offre à la vie littéraire du début du siècle un étonnant roman utopique de réconciliation autochtone, dans lequel percent des expressions (« maîtres chez nous », « souveraineté économique »), des préoccupations sociales et environnementales, et des projets (les barrages de la Manicouagan, la route de la Côte-Nord) qui rejoignent le lecteur québécois d'aujourd'hui. Fils d'un maître-cordonnier,

L'IMPÉRATRICE DE L'UNGAVA

Alexandre Huot naît à Lévis le 24 juillet 1897. Après avoir abandonné ses études de droit à l'Université Laval — bien qu'il entretienne l'idée qu'il soit avocat, ce dont témoigne sa notice nécrologique, qui en fait un « avocat et journaliste¹ » — il collabore à *L'Événement* de Québec, ainsi qu'à différentes revues populaires (*Le Canard*, *Le Bavard*, *Photo-Journal*), tout en publiant chez Édouard Garand la chronique de « La vie canadienne ». Il fait également paraître chez cet éditeur une « saynète féérique » inspirée de la conscription (*Le songe du conscrit*, 1918), une courte comédie (*La pipe de plâtre*, 1923), une « comédie-vaudeville » (*Les pâmoisons du notaire*, 1926), une « comédie héroïque » (*Le reporter*, 1930) ainsi que, coup sur coup, trois² « roman[s] canadien[s]

¹ [Anonyme], « Huot », *L'Action catholique*, 5 janvier 1953, p. 17.

² Maurice Lemire a remis en cause l'attribution à Alexandre Huot du roman *Le massacre de Lachine* (1923), publié avec la comédie *La pipe de plâtre*. Selon Lemire, ce roman anonyme n'est pas mentionné dans les autres publications de Huot. Il serait le seul du genre « historique dans l'œuvre de Huot [et] d'un style tout à fait différent. » (Maurice Lemire, « *Le trésor de Bigot* et autres romans d'Alexandre Huot », *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome II, Montréal, Fides, 1980, p. 1089.)

L'IMPÉRATRICE DE L'UNGAVA

inédit[s] » : *La ceinture fléchée* (1926), *Le trésor de Bigot* (1926) et *L'Impératrice de l'Ungava* (1927). Avec trois amis³ (Ubaldo Paquin, Jean Féron et Jules Larivière), il publie enfin le *Roman des quatre. La digue dorée* en 1930. Si on lui reconnaît un certain talent pour le dialogue et l'intrigue, la critique a vite fait de souligner les invraisemblances, la précipitation et parfois le didactisme de ses œuvres. L'intérêt pour cet écrivain se trouve ailleurs : dans certaines de ses propositions utopiques et visionnaires, et dans son rôle dans l'histoire de la littérature sérielle. Huot serait « à l'origine du roman à 5 sous⁴ » par sa série de romans en fascicules intitulée *Albert Brien, détective national des Canadiens français*, amorcée en 1941. Il aurait aussi proposé, avec Edgar Lespérance, le « nom de code IXE-13 pour identifier Jean Thibault⁵ », héros des *Aventures étranges de l'agent IXE-*

³ Ils publient tous chez Édouard Garand.

⁴ Réginald Hamel, John Hare et Paul Wyczynski, *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*, Montréal, Fides, 1989, p. 702.

⁵ Vincent Nadeau et Michel René, « Histoire d'une littérature industrielle », Guy Bouchard et al., *Le phénomène IXE-13*,

L'IMPÉRATRICE DE L'UNGAVA

13, l'as des espions canadiens publiées chez Photo-Journal à compter de 1947. Alexandre Huot meurt à Plage Laval le 2 janvier 1953.

Québec, Les Presses de l'Université Laval, coll. « Vie des lettres québécoises », 1984, p. 27.

LITTÉRATURE POPULAIRE ET INTERTEXTUALITÉ

Le peuple, hier, ne lisait pas. Aujourd'hui Garand lui fait lire 10 000 romans par mois. Ce sont des romans d'aventures (l'enfance littéraire), mais peu à peu l'aventure se déroule au second plan pour faire place à la thèse, au tableau de mœurs, à la psychologie légère⁶...

Alexandre Huot, 1926

Les marques de la littérature populaire se retrouvent tant dans la facture de l'édition, l'usage abusif de l'intertextualité et une rhétorique propre au roman policier et d'aventures.

L'Impératrice de l'Ungava paraît dans la collection « Le roman canadien » des éditions Édouard Garand, auxquelles Huot collaborait déjà à titre de rédacteur de « La vie canadienne », un supplément aux romans qui faisait office de revue littéraire. Jacques Michon

⁶ Alexandre Huot, « Les illustres inconnus » dans « La vie canadienne », n° 12, supplément détachable inséré dans Alexandre Huot, *La ceinture fléchée*, Montréal, Éditions Édouard Garand, 1926, p. 41.

L'IMPÉRATRICE DE L'UNGAVA

considère à juste titre Édouard Garand comme un « phénomène unique dans l'histoire de l'édition littéraire⁷ » : il « apparaît à la fois comme l'un des premiers à effectuer une percée auprès du large public et comme un pionnier du roman populaire canadien-français⁸ ». Les caractéristiques de la presse populaire se trouvent à la fois dans le paratexte et la facture de l'édition : le cycle périodique de parution, le prix raisonnable (vingt-cinq cents), la présence de publicité (en page deux du roman de Huot, une annonce de bière : « L'incomparable! Dow prime par la force et par la qualité ») et d'une vignette nationaliste rappelant les Patriotes (sur la page-titre : « Chénier '37 '38 pour la race, l'action canadienne »), ainsi que les illustrations signées par Albert

⁷ Jacques Michon, « L'édition populaire : Édouard Garand », *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX^e siècle*, tome I : *La naissance de l'éditeur, 1900-1939*, Montréal, Fides, p. 313. Voir aussi à cet égard François Landry, « Les Éditions Édouard Garand et les années 1920 », Jacques Michon [dir.], *L'édition du livre populaire*, Sherbrooke, Ex Libris, 1988, p. 35-75.

⁸ *Ibidem*.

L'IMPÉRATRICE DE L'UNGAVA

Fournier⁹. En page couverture bi-chrome, l'Impératrice drapée d'une robe légère et coiffée de deux plumes porte son regard vers le Sud, alors que, à ses pieds, une ville prospère — Orsavage — rayonne sur la page. Les couleurs choisies, le violet et l'or, rappellent le caractère impérial du personnage et la source de la richesse de la ville, l'or. Deux autres illustrations, cette fois en noir et blanc et moins réussies, ont été insérées dans le texte : l'une représente Jacques Normand et Edith Darlington sur le pont d'un navire, l'autre le Grand Chef Cadaboushtou tuant un ours. En plus des caractéristiques esthétiques du manuscrit lui-même, l'édition « rapide » laisse des traces sous forme de coquilles, de certains passages incohérents¹⁰ et d'absence d'uniformité dans la toponymie.

⁹ Sur cet illustrateur, qui a amorcé dès 16 ans sa carrière, voir Sylvie Bernier, « L'illustration du "Roman canadien" », Jacques Michon [dir.], *op. cit.*, 1988, p. 77-109.

¹⁰ Par exemple, certaines citations ont été tronquées (est-ce par l'auteur? l'éditeur?), ce qui en altère le sens. On lit ainsi dans le roman (je souligne) « La rivière Betsiamis, *bordée de montagnes, et souvent très élevées*. On en rencontre quelques-unes qui ont cent

L'IMPÉRATRICE DE L'UNGAVA

Le roman s'ouvre sur un chapitre préliminaire dans lequel Huot « rend à César ce qui lui appartient » et donne les références bibliographiques de certains des ouvrages qu'il a utilisés ou cités dans son manuscrit. À lire cette liste, on comprend que la rédaction du roman « a nécessité beaucoup de travail, de recherches sur les territoires où évoluent les personnages » (49). Cependant, l'intertextualité du roman révèle deux procédés d'écriture distincts : l'un concerne l'imaginaire du Nord et le caractère forcément discursif du discours utopiste et géographique qui s'y rapporte; l'autre renvoie simplement à l'écriture « industrielle » des Éditions Édouard Garand où l'usage abusif de la citation ne vise qu'à gonfler un manuscrit qui *doit* compter un certain nombre de pages. On comprend que le

pieds et plus de hauteur. » (117) Or, Huot a emprunté cette phrase à Eugène Rouillard sans la citer correctement. Rouillard disait plutôt (je souligne) : « Cette rivière, *bordée de montagnes, est coupée par des chutes nombreuses et souvent très élevées*. On en rencontre quelques-unes qui ont cent pieds et plus de hauteur. » (*La côte nord du Saint-Laurent et le Labrador canadien*, Laflamme et Proulx, 1908, p. 69-70.)

L'IMPÉRATRICE DE L'UNGAVA

premier inscrit *L'Impératrice de l'Ungava* dans la problématique du corpus des œuvres à composante nordique, alors que le second rappelle la nature périodique des parutions chez les éditeurs populaires, qui rapproche l'écriture romanesque de l'écriture journalistique.

Il ne convient pas de s'étendre ici sur la nature particulière de l'imaginaire des régions nordiques, sinon pour souligner qu'elles ont été le plus souvent imaginées et décrites par des gens du Sud qui n'y sont jamais allés, dont les œuvres ont été lues par un lectorat qui, fasciné par la grandeur et la vacuité des déserts blancs, ne souhaite pas nécessairement s'y rendre. Le « Nord » apparaît ainsi davantage comme un ensemble de références textuelles qu'une région positivement décrite par la géographie. Ce fait est souvent repris dans l'œuvre de Huot, non seulement par le renvoi à tous les ouvrages qui lui ont servi à la rédiger — ouvrages qui seront ensuite mis en scène dans le palais de l'Impératrice —, mais aussi par la présence du personnage du père Boulianne, « la partie encyclopédique de l'Ungava » (87), et par la volonté de Jacques Normand de connaître les

L'IMPÉRATRICE DE L'UNGAVA

discours sur cette région (« Depuis son arrivée, il lisait tous les récits de voyages publiés sur l'Ungava, une carte géographique à la main. » [71]) pour en rétablir la valeur¹¹.

Pour insérer les multiples citations qui meublent son roman, Huot a eu l'idée d'y introduire un personnage encyclopédique, qui part vers l'Ungava avec une bibliothèque entière :

— Nous partons bientôt? questionna le père Boulianne en apercevant les nouveaux venus.

— Nous attendons après vous. La goélette est prête.

¹¹ Il dit entreprendre ce voyage pour contester l'opinion défavorable qu'en avait son professeur de géographie : « J'ai l'Ungava dans l'esprit et dans le cœur, dit-il, depuis une leçon de géographie qu'on me donna un jour au collège. Le professeur disait d'une voix monotone et fatiguée : "L'Ungava est une immense étendue de terre rocailleuse, traîtresse, où le froid ne permet pas à la vie de s'y développer, une immense étendue de terre inculte et inconnue dans presque toute son intégrité." Et bien! Dans un an, dans deux ans, l'Ungava ne sera point si inconnu que ça! » (81-82)

L'IMPÉRATRICE DE L'UNGAVA

Le père Boulianne se leva en gémissant et en plaignant ses pauvres jambes :

— Vous n'attendrez pas longtemps, fit-il. Dans cinq minutes je suis prêt.

— Apportez-vous ces quatre malles? questionna Jacques.

— Oui et ce n'est que le strict essentiel. Il y a dans ça 169 volumes.

— Cent soixante-neuf volumes!

— Tous traitant plus ou moins de l'Ungava.

— Ils sont tous absolument nécessaires?

— Absolument! Ils débordent de renseignements de toutes les sortes. (18)

Le père Boulianne emporte ainsi avec lui les ouvrages qui traitent de la Côte-Nord et de l'Ungava, ce qui lui permet à tout instant de tirer un livre de sa poche et de commencer à lire aux autres explorateurs les passages qui lui paraissent importants — et à l'auteur de citer textuellement des ouvrages de géographie qui gonflent son propre livre. Parfois, cette intertextualité n'est qu'une diversion, comme dans le passage au cours duquel

L'IMPÉRATRICE DE L'UNGAVA

les personnages s'étonnent les uns les autres des noms des villages et des ports de la Côte-Nord. L'insertion des citations suit une rhétorique assez rigide, qui parfois fait chuter l'intérêt dramatique du récit. Huot est conscient de la lourdeur du procédé et, pour l'atténuer, il réfute à plusieurs reprises cette faiblesse par la voix de ses propres personnages :

— [...] Tiens, voici une citation que je m'en vais vous lire, à la page 79 de *La côte nord du Saint-Laurent et le Labrador canadien* de mon ami Rouillard.

De nouveau le père Boulianne avait ouvert le livre. Edith que la manie du régistrateur amusait éclata de rire :

— Encore! fit-elle.

— Quoi! Êtes-vous ennuyée?

— Non, non, citez!

— Oui, oui, citez! (179)

En plus du père Boulianne, d'autres écrivains (réels ou fictifs, comme ce Reynolds aujourd'hui au service de l'Impératrice, qui aurait écrit autrefois un livre qui « disparut mystérieusement » (270-271),

L'IMPÉRATRICE DE L'UNGAVA

Ungava Full of Gold) surgissent en tant que personnages présents ou évoqués : Puyjalon, Rouillard, Comeau, Rasmussen.

Le renvoi fréquent à d'autres textes alourdit certes le cours du roman, mais il lui ajoute une vraisemblance didactique qui rend plus crédibles les utopies du récit. Il témoigne aussi d'une littérature populaire qui doit « produire » rapidement des romans pour répondre aux exigences de la périodicité. Chez Huot, ces marques ne sont pas toutes négatives : par exemple, l'abondance des dialogues, souvent réussis, rythme le récit, comme lors du passage où Jacques Normand négocie le tarif à payer pour se rendre aux Escoumains. Le fonctionnement par dialogues et courts chapitres, comme s'il s'agissait de théâtre ou d'un scénario, intensifie le récit, particulièrement en fin de chapitre, où on insiste sur les dangers et les mystères qui guettent les personnages. Huot cherche souvent à accentuer le caractère mystérieux de l'aventure, peut-être pour le rapprocher des modèles du roman d'aventures. Il le fait le plus souvent en qualifiant simplement les événements : « Ce ne sont que

L'IMPÉRATRICE DE L'UNGAVA

choses étranges que nous entendons depuis Tadoussac. » (122) Ces passages apparaissent principalement à la fin des chapitres, mais parfois aussi dans leur titre, qui ne sert pas à annoncer l'action, mais à susciter l'intérêt au moyen de formules-choc comme « Un télégramme mystérieux et des voitures étranges. » (103) Enfin, par souci de rapidité ou par manque de rigueur, Huot règle rapidement certaines situations en ayant recours à des événements peu vraisemblables pour faire progresser son récit. Ainsi, il fait d'Edith et de Jacques des héritiers fortunés qui peuvent donner libre cours à leur sens de l'aventure : « Que lui importait cette somme? Il avait hérité de son père, mort très riche l'année précédente. » (78)

L'ACTUALITÉ ET LE NATIONALISME

Mais, je vous le dis franchement, à vous, Américaine, nous avons le désir d'être maîtres chez nous. Pouvez-vous nous en blâmer? (25)

Outre l'annexion de l'Ungava et sa lente appropriation par le Québec, qui structurent l'ensemble du récit, l'actualité contemporaine surgit ici et là dans le roman. Le développement du Saguenay, les débats sur la place du capital américain dans le développement du Québec et l'aménagement hydroélectrique sont évoqués alors que certains politiciens (comme Adélard Turgeon) sont textuellement cités. L'évocation plus directe de la « Commission des liqueurs » permet une parodie sur la présence de l'État sur tout le territoire, l'un des enjeux de l'établissement de cette société en 1921 : « Cristi! s'écria le père Boulianne, j'ignorais que la Commission des liqueurs avait ouvert un magasin dans l'Ungava. » (250)

Dans le ton avec la période et la collection du « Roman canadien », le roman de Huot reprend et

L'IMPÉRATRICE DE L'UNGAVA

applique à l'Ungava une partie du discours nationaliste. Ce dernier se manifeste surtout dans les rapports du Québec au capital américain (un thème qui deviendra récurrent dans les années 1930 et 1940, pendant les mandats de Maurice Duplessis), et dans la volonté d'occuper et de développer le territoire. Chez l'ingénieur Jacques Normand, la crainte nationaliste des capitaux états-uniens se transforme en une volonté de découverte, de conquête et d'exploitation des richesses encore mal connues de l'Ungava :

Mais pourquoi Jacques voulait-il aller dans l'Ungava? [...] Jacques était un ardent patriote. Il réclamait pour sa province, le Québec, l'indépendance économique. Il venait d'ailleurs de dire franchement à Miss Darlington que les capitaux américains seraient les bienvenus dans sa province tant que les Canadiens français n'auraient pas d'argent, mais qu'après, zut! l'or de l'Ungava donnerait à ses compatriotes l'indépendance économique. (53-54)

L'IMPÉRATRICE DE L'UNGAVA

Pour lui, le discours qui fait du Nord et de l'Ungava un « Sahara du Nouveau Monde » (83) n'est qu'une légende « bâtie par je ne sais qui pour le bénéfice des capitalistes américains qui virent dans la Côte-Nord une intarissable source de fortunes immenses » (83-84). Alors que le Saguenay a été exploité par des Américains, « l'Ungava sera exploré par des Canadiens français au profit des Canadiens français. » (87) L'espoir de développement que constituent la Côte-Nord et le « Nouveau-Québec » (« C'est du Nord que nous viendra la prospérité! » [86] rappelle Huot en citant Adélar Turgeon) représente une possibilité d'affirmation professionnelle et économique pour les Canadiens français. Ce discours ressemble à celui qui entourera le développement du chantier de la Manicouagan un quart de siècle plus tard, où les ingénieurs prendront, comme dans le roman de Huot, une stature de héros.

Le nationalisme s'exerce peu à l'encontre du Canada anglais (quoique le sort réservé aux soldats

L'IMPÉRATRICE DE L'UNGAVA

du Québec soit évoqué¹²) et surtout contre le capital américain. Huot donne pourtant à son héros une compagne américaine, Edith Darlington, en prenant toutefois soin de la gagner à sa cause :

—[...] Mais, je vous le dis franchement, à vous, Américaine, nous avons le désir d'être maîtres chez nous. Pouvez-vous nous en blâmer?

—Certes non. (59)

Parce qu'elle parle bien le français, qu'elle a « abandonné tous [ses] droits d'Américaine pour [se] rendre » (120) dans l'Ungava et qu'elle se passionne pour le Québec, elle gagne le respect des autres personnages.

Le nationalisme de Jacques Normand — et celui d'Alexandre Huot et d'Édouard Garand, par

¹² Alexandre Huot était sensible à la question de la conscription, pour y avoir consacré sa première œuvre. Il introduit dans *L'Impératrice de l'Ungava* un personnage de soldat mutilé qui raconte « comment, au début de la guerre, les Canadiens français avaient été maltraités en France et en Belgique. Tous les plus sales trous, on les leur donnait. À tous les endroits les plus dangereux, on les plaçait. » (204)

L'IMPÉRATRICE DE L'UNGAVA

extension — n'est toutefois pas dupe de la présence amérindienne, qui pourrait s'avérer un obstacle à l'exploitation des territoires nordiques. Aussi, la revendication territoriale autochtone s'entend comme une réaction immédiate à la domination politique que compte exercer le Québec. Alors qu'Edith parle passionnément de « cette partie du pays de Québec » (171), Mentagna rétorque : « Le Montagnais aime entendre parler de son pays. » (171) La revendication que veut exercer Jacques Normand se trouve ainsi limitée par les droits ancestraux des Amérindiens, un principe qui deviendra prédominant dans les relations avec les peuples autochtones :

Jacques dit :

—Un mot avant votre départ, Cadaboushtou. Il est bien entendu que tout ce que nous pourrons découvrir dans l'Ungava m'appartiendra en propre et que vous, le Grand Chef, n'y aurez aucune part. Cadaboushtou n'avait pas bien compris.

L'IMPÉRATRICE DE L'UNGAVA

Jacques Normand répéta. Le Sauvage réfléchit quelques instants, puis :

— Il est entendu, dit-il, que tout ce que vous découvrirez vous appartiendra en propre pourvu que ce que vous découvrirez n'ait pas été découvert par d'autres précédemment.

Jacques resta songeur. (139)

Plutôt que suggérer l'affrontement, Huot défend une vision pluraliste de l'aménagement, comme en témoigne la collaboration des Américains et des Canadiens français au projet d'Orsauvage, qui pourra constituer une source d'affirmation conjointe pour l'Impératrice et Jacques, et pour leur peuple respectif.

LES FEMMES DANS LE NORD

Et de belles mains, donc! Elles étaient blanches
comme la neige d'une poudrerie. (100)

L'examen extensif du corpus de récits et de romans nordiques rappelle la faible place laissée aux personnages féminins dans ces œuvres : les femmes qui se retrouvent dans le Grand Nord font exception, qu'il s'agisse de la femme intouchable (l'Impératrice), de la séductrice (Edith Darlington), de l'épouse qui attend le retour de son mari (madame Boulianne), de l'artiste féministe (Mentagna) ou de l'ingénue amoureuse (Mentagnatta). Outre l'Impératrice, dont le rôle (tardif, mais déterminant) se situe au cœur de l'action, les autres personnages féminins s'insèrent en marge de la narration, qui laisse la plus grande place aux hommes : Jacques Normand, le père Boulianne et le Grand Chef Cadaboushtou.

L'Impératrice de l'Ungava est une reine pure qui suscite le mystère et le désir; la première description physique du personnage joue à la fois sur son

L'IMPÉRATRICE DE L'UNGAVA

caractère caché (« elle avait un voile d'un demi-doigt d'épaisseur sur la figure » [100]), sur sa beauté (« crist! qu'elle avait de belles jambes! » [100]) et sur l'innocence qui s'en dégage (« Et de belles mains, donc! Elles étaient blanches comme la neige d'une poudrerie. » [100]). Cette « grande Reine du Nord » (256) qui « règne sur toutes les régions inhabitées » (256) souhaite préserver sa chasteté, notamment pour ne pas se soumettre, ni renoncer à l'affirmation de son peuple : « jamais je ne me marierai : personne ne me dominera parce que je veux dominer tout le monde » (283). Ce sont aussi des raisons politiques qui mettent un frein au féminisme de Mentagna et aux amours de sa fille, Mentagnatta. « L'épouse et squaw » Mentagna, belle, instruite et artiste, souhaite l'égalité avec les hommes : « Je devrais être un homme, soupira Mentagna. J'aimerais tant parler dans les conseils de la nation. » (132) Cependant, la renaissance amérindienne passe par un nationalisme qui induit une soumission de la femme aux impératifs de la nation, qui sont ici ceux de l'homme : « Il faut obéir sans récriminer, pour la cause des Peaux-rouges! » (164) C'est pour le même

L'IMPÉRATRICE DE L'UNGAVA

motif que « Mentagnatta est fière de pouvoir souffrir pour sa race » (190) en renonçant à son amour pour un Blanc.

Le personnage d'Edith Darlington est plus complexe : il sert dans le récit à introduire une voix américaine qui se laisse convaincre du bien fondé des revendications canadiennes-françaises, mais elle est aussi un personnage ambigu, désirable et libre, qui joue un rôle de liaison vers les autres femmes (avec qui elle se lie rapidement) et les Autochtones. Avec son accent « délicieux et chatouillant » (51), cette « riche Américaine, orpheline » (53) ne craint pas d'afficher son désir : « Votre visage est parfait, d'une grande beauté virile » (56), dit-elle à Jacques. Toutefois, ce dernier la préfère comme une camarade tout en reconnaissant sa différence. Edith joue aussi un rôle important dans l'affirmation d'une identité en mouvement, d'une part parce qu'elle accepte les points de vue divergents de ses interlocuteurs, d'autre part parce qu'elle se révèle un jour métisse, ouvrant la voie à une réconciliation entre les Blancs et les Autochtones.

LE DISCOURS SUR L'UNGAVA

— Mais que faites-vous donc? monsieur Jacques, vous n'avez pas dit un seul mot du voyage. [...]

— Je rêve de l'Ungava, miss Edith. (195)

Tout au long du siècle, l'Ungava apparaît comme une terre de mystères et de richesses qu'il suffirait de découvrir pour exploiter au profit des Canadiens français : « L'Ungava sera l'Iran du Québec¹³ ». Cependant, ce grand pays du « Nouveau-Québec » se révèle être un monde qui soulève des craintes envers les Amérindiens (qu'on connaît très peu), les animaux sauvages (qui prennent des proportions hors du commun) et les territoires arctiques.

Ce n'est qu'après de longues négociations, et après avoir esquivé les réticences du gouvernement

¹³ Par cette formule de 1951, le chef du Parti libéral, Georges-Émile Lapalme, défend l'idée, contre l'Union nationale de Maurice Duplessis alors au pouvoir, que le Québec doit affirmer sa présence dans l'Ungava face au capital américain. (*La Presse*, 27 août 1951, p. 11.)

L'IMPÉRATRICE DE L'UNGAVA

fédéral de voir un bloc français entre l'Ontario et les provinces maritimes¹⁴, que le Québec obtient en 1898 la région de l'Abitibi, puis en 1912 le district de l'Ungava. Jusqu'en 1868 domaine de la Compagnie de la Baie d'Hudson, ces terres font quadrupler la superficie du Québec, quoique l'Ungava soit relativement vierge : selon les débats de l'Assemblée législative, un millier de personnes seulement y vivaient en 1912¹⁵. L'Ungava suscite cependant la curiosité et soulève de grands espoirs.

¹⁴ Voir « Un pays à occuper » dans Paul-André Linteau et *al.*, *Histoire du Québec contemporain*, Montréal, Boréal express, 1979, p. 18 et suiv.

¹⁵ On lit dans la transcription des débats du 1^{er} avril 1912 : « En 1897, la superficie de la province de Québec était de 201 563 milles carrés. En 1898, après que les limites de la province eussent été portées de la hauteur des terres, vers le nord, jusqu'à la rivière Eastmain, cette superficie était de 346 875 milles carrés. Avec l'annexion de l'Ungava, la superficie sera, d'après les chiffres de l'honorable M. Borden, de 802 875 milles carrés, soit au-delà de 500 000 000 d'acres. La population de ce nouveau territoire, d'après le dernier recensement, se répartit comme suit : Anglais, 8; Écossais, 2; Esquimaux, 453; Indiens, 663; Métis, 46. Total: 1 172. » (Les débats de l'Assemblée législative, 12^e législature, 4^e session (du 9

L'IMPÉRATRICE DE L'UNGAVA

Peu connu, il suscite chez les personnages de *L'Impératrice de l'Ungava* un désir irréprouvable de l'atteindre et de l'explorer. Pour Edith Darlington, qui « veut quitter la terre, voguer dans l'espace », l'Ungava est une destination exotique après le désabusement bourgeois des voyages précédents :

—J'adore les voyages. J'ai visité l'Europe, zut! l'Amérique du Sud, fi! la Chine, mieux! les Indes, pas mal, mais ce que je veux voir c'est quelque chose de nouveau, « something different », quelque chose de mystérieux, d'étrange...

—L'Ungava, par exemple! (57-58)

Pour Jacques Normand et le père Boulianne, l'intérêt pour le Nord se veut d'abord affectif : « rien de ce qui a trait à la Côte-Nord ne nous laisse indifférents » (117). Source potentielle de richesses et de connaissances, ces territoires les attirent depuis leur enfance : « Oui, l'Ungava, le rêve de ma vie. » (80)

janvier 1912 au 3 avril 1912), cahier n° 59, 1^{er} avril 1912, p. 800-805.)

L'IMPÉRATRICE DE L'UNGAVA

Le roman de Huot reprend aussi à son compte le discours conventionnel sur le Nord, qui en présente les dangers en termes d'évanouissement des repères, de phénomènes mystérieux et de fin de la civilisation. Au moment de quitter le village de Saint-Patrice de la Pentecôte, dernier poste sur la route, Jacques Normand ressent un vertige : « Après ce serait l'immensité silencieuse de la forêt, l'immensité lamentable des steppes plus au nord, le froid polaire, le froid et la mort. » (231) Le passage dans l'Ungava, « qui ne forme sur la carte géographique qu'une immensité blanche » (246), marque ainsi la frontière entre le monde connu et l'inconnu mystérieux.

Ce caractère lointain permet cependant d'y situer des richesses et une projection utopique, sans égard à la réalité du terrain. Monde de prospérité, gorgé de perles, d'or, de forêts et de chutes prodigieuses, l'Ungava n'aurait été décrit comme un désert qu'au profit des Américains, qui voudraient en exploiter les richesses. Sa reconnaissance par les Canadiens français, ainsi que par les Amérindiens, permettra d'établir au-dessus de la vallée du Saint-Laurent un « Nouveau-Québec » plus grand encore que l'ancien.

UN DISCOURS PROGRESSIF ET UNE UTOPIE SOCIALE

Outre le discours sur l'Ungava, qui recèle une part d'utopie et de fabulation, le roman de Huot reprend à son compte un discours progressif et une utopie sociale qui le rendent à certains égards visionnaire. D'une part, le développement de la Côte-Nord apparaît comme le fer de lance d'une affirmation économique et politique canadienne-française. D'autre part, la ville d'Orsavage sert de projection imagée pour défendre une série de valeurs sociales, économiques, légales et environnementales.

« Nous n'en sommes qu'au commencement des développements sur la Côte-Nord » (84), écrit Huot. Les petits postes qui ont surgi au tournant du siècle seraient l'amorce d'un développement plus étendu : « Ce sera plus merveilleux encore dans cinq ou dix ans. » (95) N'hésitant pas à s'appuyer sur des politiciens, le romancier veut défaire, chez son lecteur, l'image du Nord désertique et improductif. Il cite en appui un discours utopiste d'Adélard Turgeon, ministre des Terres et Forêts :

L'IMPÉRATRICE DE L'UNGAVA

Tous ces fleuves du Nord charrient entre leurs rives à peine connues des forces, des énergies dont il est impossible de préciser la grandeur, et l'esprit est confondu devant le rêve de l'avenir qu'il est permis de faire pour notre pays... C'est du Nord que nous viendra la prospérité! (85-86)

L'immense chantier des barrages de la Manic, symbole de la Révolution tranquille, est évoqué comme un rêve de puissance : l'ingénieur Jacques Normand qui, devant l'Américaine, emploie la formule « maîtres chez nous » (59) — slogan de Jean Lesage en 1960 —, parle des chutes de la Manicouagan comme d'« une source presque inépuisable de pouvoirs hydrauliques » (176). L'« immense route de Malbaie à Blanc-Sablon » (181), un projet inachevé du 20^e siècle, apparaît comme une urgence, « une fortune pour la province » (181).

La révélation de la ville d'Orsavage ouvre un monde utopique dans l'Ungava. Le confort, la vitalité et l'absence de conventions de cette ville

L'IMPÉRATRICE DE L'UNGAVA

pluriculturelle, démocratique, technologiquement avancée et écologique, qui possède trois théâtres (« un cinéma, un théâtre de comédie et un autre d'opéra » [285]), une fabrique d'automobiles (de marque « Montagnais ») et l'électricité, conduisent ses habitants à une harmonie inégalée dans le monde : « tout le monde est heureux » (282). Orsavage promeut aussi un système juridique libéral et juste, où celui qui vend trop cher ou qui ne s'occupe pas convenablement de ses enfants est puni, où la calomnie et la médisance sont interdites, et où les prisons sont pourtant presque vides. « Nous avons pris ce que les Blancs avaient de bon dans leurs lois et nous en avons retranché ce qu'il y avait de mauvais, c'est-à-dire beaucoup » (282), explique l'Impératrice à ses invités.

Au moment où ces derniers le visitent, cet univers utopique, créé par les Amérindiens avec la collaboration de quelques Blancs, est sur le point d'être révélé au monde entier, ce qui permettra une renaissance des traditions, des langues et des cultures autochtones. Pour l'Impératrice (et peut-être pour Alexandre Huot qui, par les Amérindiens, défend

L'IMPÉRATRICE DE L'UNGAVA

aussi une volonté de renaissance libérale et économique du Québec), il faudra « dire à l'univers ce que les Sauvages pauvres, déguenillés, faibles d'esprit ont construit » (283).

L’AFFIRMATION ET LA RÉCONCILIATION AUTOCHTONES

Alors que de nombreuses œuvres (Lionel Groulx, Michelle Le Normand) des années 1920 et 1930 défendent et illustrent la thèse de la « séparation des races », Alexandre Huot publie une œuvre qui raconte une renaissance autochtone qui n’exclut pas les Américains, mais qui ouvre la voie à une réconciliation entre les Amérindiens et les Canadiens français.

À l’opposé des autres récits qui laissent une place à la figure de l’Amérindien¹⁶, *L’Impératrice de l’Ungava* n’use de clichés que pour mieux appuyer l’affirmation économique et identitaire en cours chez les Montagnais. Ainsi, la première apparition de personnages autochtones est trompeuse : « Deux Sauvages et une Sauvagesse fendaient les groupes, offrant en vente des objets disparates qu’ils avaient fabriqués de leurs mains. » (54) Ailleurs, on lit aussi

¹⁶ Voir entre autres à ce sujet (bien qu’il n’y soit pas question de *L’Impératrice de l’Ungava*) l’ouvrage collectif de Gilles Thérien, *Figures de l’Indien*, Montréal, Typo, 1995 [1988], 391 p.

L'IMPÉRATRICE DE L'UNGAVA

le bouillonnement de « l'atavisme » (68) et le réveil du « passé sauvage » (68), ainsi que l'évocation de la violence et l'alcoolisme inhérents à leur condition. Les stéréotypes s'arrêtent là, puisque les images de l'affirmation autochtone prennent rapidement le dessus, d'abord par une adhésion à la culture des Blancs — ils parlent le français, sont instruits dans les meilleures écoles, fréquentent le Château Frontenac et vivent dans des demeures bourgeoises : « ils ont appris les manières du grand monde » (126) —, puis par une affirmation politique et territoriale qui se cristallise dans la figure et les actions de l'Impératrice.

Le passage métaphorique où « l'épouse et squaw » Mentagna joue une pièce au piano représente bien cette affirmation, qui passe aussi par les arts, non plus traditionnels, mais vivants et inspirés de la culture ancestrale et du territoire : « Une douce mélodie commença. C'était le bruissement du vent dans la forêt. Les explorateurs perdirent la notion du temps, de l'espace, du lieu. » (131)

L'IMPÉRATRICE DE L'UNGAVA

Annoncée par une légende ancienne, la venue de l'Impératrice est comparée à celle « du Messie chez les Juifs » (108). Elle permet un enrichissement subit et mystérieux qui assure l'indépendance des Montagnais face aux marchands, aux religieux et aux explorateurs. Libérés de l'emprise de commerçants exploités¹⁷, ils se départissent des crucifix qui ornaient leurs maisons¹⁸, dénoncent les inactions environnementales commises par des Blancs et aspirent à une autonomie politique :

N'oublie pas, curé, que le Sauvage donne
une lumière jaune, pareille à la couleur de la
peau du Sauvage. Un jour, cette couleur sera
celle du drapeau qui flottera sur le monde¹⁹!
(160)

¹⁷ Alexandre Huot dénonce cette exploitation et, sans la nommer, renvoie à la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui possédait jusqu'à 1868 tous les droits sur le territoire de l'Ungava.

¹⁸ Pour ne pas offenser son lecteur, Huot laisse entendre, à la fin de son roman, que ce retour aux valeurs sacrées amérindiennes est temporaire.

¹⁹ C'est aujourd'hui l'une des couleurs du drapeau du Nunavut.

L'IMPÉRATRICE DE L'UNGAVA

Les aspirations des Montagnais ont trouvé leur voix dans celle d'une femme dont le rôle dépasse largement les Montagnais, les Naskapis et les Esquimaux, pour s'étendre à tous les peuples autochtones du monde, « la Reine du Nord, Impératrice de l'Ungava et Grande Maîtresse de tous les Teints-cuivrés de l'univers et de tous les mondes étoilés et autres » (210).

Instruite au couvent de Bellevue, à Québec, l'Impératrice raconte comment elle en est venue à lutter pour l'autonomie de son peuple :

Je sortis du couvent avec tous les diplômes possibles et imaginables. Quand je retournai dans la demeure de mon père, non loin de Clarke City, j'avais un rêve... j'avais vu mes pauvres frères Montagnais souffrir de la misère et de la faim. Et cependant je savais que nous étions les premiers habitants de ce pays, par conséquent les seuls véritables propriétaires de ce sol que nous foulions.

L'IMPÉRATRICE DE L'UNGAVA

Mon grand rêve était de donner aux miens,
à ceux de ma race, la gloire et la fortune et
de prouver en même temps à l'univers que
nous n'étions pas un peuple de dégénérés.
(278)

La réconciliation entre les Blancs et les Amérindiens dépasse, dans le roman, la volonté d'affirmation politique des Montagnais, puisqu'elle associe Canadiens français²⁰ et Autochtones dans une même cause utopiste et économique. Cette collaboration est d'abord celle de Jean Laurin, devenu secrétaire d'État d'Orsauvage; d'Edith Darlington, qui se lie d'amitié avec les femmes amérindiennes; d'Antoine Labrie, qui se rappelle sa jeunesse avec les Montagnais; du père Boulianne, sauvé par le Grand Chef Cadaboushtou; mais surtout de Jacques Normand, parti pour la conquête de l'Ungava, mais en route convaincu — par l'amour — de collaborer avec l'Impératrice à la

²⁰ Et parfois les Américains, comme pour Edith Darlington, qui se révèle toutefois métisse, ainsi que pour l'auteur de *Ungava Full of Gold*, Reynolds.

L'IMPÉRATRICE DE L'UNGAVA

construction de barrages et à la reconnaissance du projet d'Orsauvage dans le monde entier.

Si le métissage est politiquement condamné par les Montagnais — au désespoir de Mentagnatta, amoureuse d'un Blanc —, il s'inscrit toutefois au cœur de l'identité des trois personnages principaux du roman : Edith Darlington, « petite-fille du Grand Chef Hirtamonouk » (133), ainsi que l'Impératrice et Jacques Normand, dont l'union évoquée permettrait de sceller celle de leur peuple respectif.

* * *

L'Impératrice de l'Ungava n'a rien des qualités esthétiques des grands romans de la période, et il ne faudrait pas en faire une œuvre de la stature de *Trente arpents*, d'*Un homme et son péché* ou de *Grand-Louis l'Innocent*. Aussi, son influence sur la vie littéraire ne peut se comparer aux monuments que sont alors *Maria Chapdelaine* et les *Poésies complètes* d'Émile Nelligan. Pourtant, percent dans ce roman populaire des intuitions et des propositions qui touchent

L'IMPÉRATRICE DE L'UNGAVA

directement les préoccupations du lecteur d'aujourd'hui, nécessairement mal à l'aise avec les positions ethnicistes de Lionel Groulx ou la moralité cassante des régionalistes. De plus, malgré la lourdeur du didactisme, les maladresses de l'écriture et l'invraisemblance des situations, le lecteur lira à travers ce roman une histoire populaire qu'il ne peut trouver ailleurs — les productions de littérature populaire restent largement méconnues — et des positions politiques et critiques qui méritent tout à fait d'être relues.

Daniel Chartier
Université du Québec à Montréal